

Le tour du Sheol à cheval

Pacôme Thiellement

Si les gens n'aiment pas tellement la peinture, c'est qu'elle leur rappelle l'avenir. Leur avenir ou notre avenir à tous, c'est-à-dire le Sheol, la « tombe commune de l'humanité » où on croupira dans l'indifférencié après notre mort : tous mis à niveau, encadrés, rien qui ne dépassera plus. Tous enfin « égaux », comme nous aurions dû l'être sur la Terre, même si les niveaux d'égalisation entre les êtres décrétés par les puissances sont incompréhensibles ou semblent d'une incroyable neutralité malveillante.

Si nos esthètes contemporains préféreraient se passer de la peinture pour ne s'occuper que d'installations ironiques ou de performances cyniques – comme nos cinéphiles préféreraient se passer des films convulsifs et cruels qui ouvrent leurs cœurs comme des portes blindées pour leur montrer le monstre qui se cache dans leur pièce secrète – c'est parce qu'ils n'aiment pas qu'on leur rappelle à leur appartenance commune au Sheol, leur pied commun dans la tombe humaine.

Toutes les peintures d'Orsten Groom sont des prises de Sheol de notre vivant, quelques instants avant que les patrons éteignent la lumière. Toutes ses images sont des pense-bêtes de la fin du monde.

Orsten Groom est obsédé par les icônes orthodoxes, dans lesquelles le peintre commence par peindre une couche d'invisibilité sur la toile de *levka* dont il a couvert son bois de tilleul avant d'attaquer son sujet.

Les peintures de Groom sont pleines de ces détails visibles-invisibles qui jouent avec le degré de croyance ou de défi de son spectateur contre qui il entre dans une guerre à mort.

Le « regardeur » va s'en prendre plein la gueule ! Mords-y l'œil, Orsten Groom ! Verra-t-il ? Verra-t-il pas ? Ici un lapin, là un mec qui défèque, et là encore, c'est Heydrich ! Ou bien c'est encore un poisson, un hareng rouge, le *Red Herring* ou « fil rouge » de sa continuité explosée.

Now you see it, now you don't.

Nazis in this painting may be closer than they appear.

« Un point Godwin est caché dans ce tableau, sauras-tu le trouver ? »

Le Sheol hébreu recoupe le Shivam sanskrit – soit le monde de l'invisible. Un moment, à force de regarder les toiles de Groom, on voit tout. Mais alors tout. C'est comme une pièce éteinte dans laquelle l'œil s'habitue et les formes commencent à apparaître. On se met à voir tout ce qu'il y a mis, mais ce moment-là est un moment de grande inquiétude, de stress intense. C'est le moment du chien-loup, le dernier rappel des traits et des contours, un moment où l'ensemble des formes manifestées se présente encore une dernière fois à nous avant de disparaître à tout jamais. C'est un moment de grâce, où l'on sent la présence d'une harmonie éternelle, mais aussi d'une terrible cruauté, où le chaos nous dévore après nous avoir enchanté par ses douces mélodies.

Le monde de Groom, c'est un Epinal de petits diables. C'est *Smarkacz City*. Un monde d'enfants-malades qui pleurent et crient et crachent et se morvent à la gueule les uns sur les autres. Ce n'est pas le Sheol. C'est « moins d'un quart de seconde » avant le Sheol. C'est le moment d'ultime bouffonnerie carnavalesque bien grinçante où tout est convoqué et où on veut impérativement prouver au monde qu'on est vivant en se sautant dessus ou en s'explosant la gueule sur le sol comme un pauvre diable... C'est une danse terrible, russe ou polonaise, qui explose en une fleur de feux grégois, nous met en relation avec des forces supra-humaines, mais annonce la crise, comme dans *Les Démons* de Dostoïevski:

« – Il y a des secondes, elles n'arrivent que par cinq ou six à la suite, et, d'un seul coup, vous sentez la présence d'une harmonie éternelle, que vous avez atteinte absolument. Ce n'est pas quelque chose de terrestre : ce que je veux dire, c'est que l'homme, dans sa forme terrestre, est incapable de le supporter. Ce n'est pas de l'émotion, c'est seulement comme ça, de la joie. Vous ne pardonnez rien, parce qu'il n'y a plus rien à « pardonner ». Ce n'est pas que vous éprouviez de l'amour – oh, c'est plus haut que l'amour ! (...) Pour supporter dix secondes, il faut se transformer physiquement. Je pense que l'homme doit cesser d'engendrer. A quoi bon les enfants, à quoi bon le développement, si le but est atteint.